CINQUIÈME ANNÉE. N° 4 — DIX CENTIMES — DU 11 AU 16 OCTOBRE 1891

LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An . . . . . Fr. 5 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

ÉTUDE SUR LA RÉVOLUTION

VI

L'abolition de l'Etat, voici, disons-nous, la tâche qui s'impose au révolutionnaire — à celui, du moins, qui a l'audace de la pensée, sans laquelle on ne fait pas de révolutions. En cela, il a contre lui toutes les traditions de la bourgeoisie. Mais il a pour lui toute l'évolution de l'humanité qui nous impose à ce moment historique de nous affranchir d'une forme de groupement, rendue, peut-être, nécessaire par l'ignorance des temps passés, mais devenue hostile désormais à tout progrès ultérieur.

Cependant, l'abolition de l'Etat resterait un vain mot si les causes qui tendent aujourd'hui à produire la misère continuaient à fonctionner. Comme la richesse des puissants, comme le capital et l'exploitation, l'Etat est né de l'appauvrissement de quelques-uns. Il a toujours fallu qu'une partie de la société tombât dans la misère, à la suite de migrations, d'invasions, de pestes ou de famines, pour que les autres s'enrichissent et acquièrent une autorité qui pouvait croître désormais en rendant les moyens d'existence des masses de plus en plus incertains.

La domination politique ne peut donc pas être abolie sans abolir les causes mêmes de l'appauvrissement, de la misère des masses.

Pour cela — nous l'avons dit bien des fois — nous ne voyons qu'un moyen.

C'est d'assurer, d'abord, l'existence et même l'aisance à tous, et de s'organiser de manière à produire ce qui assure l'aisance. Avec les moyens de production actuels, c'est plus que possible : c'est facile.

C'est d'accepter ce qui résulte de toute l'évolution économique moderne ; c'est-à-dire concevoir la société entière comme un tout qui produit des richesses, sans qu'il soit possible de déterminer la part qui revient à chacun dans la production. C'est de s'organiser en société communiste, — non pas pour des considérations de justice absolue, mais parce qu'il est devenu impossible de déterminer la part de l'individu dans ce qui n'est plus une œuvre individuelle.

Comme on le voit, le problème qui se dresse devant le révolutionnaire de notre siècle est immense. Il ne s'agit plus d'une simple négation — d'abolir, par exemple, le servage, ou de renoncer à la suprématie du pape. Il s'agit d'ouvrir une nouvelle page de l'histoire universelle, d'élaborer un ordre de choses tout nouveau, basé — non plus sur la solidarité au sein de la tribu, ou de la communauté de village, ou de la cité, mais sur la solidarité et l'égalité de tous. Les tentatives de solidarité limitée, soit par des liens de parenté, soit par des délimitations territoriales, ayant échoué, nous sommes amenés à travailler à l'élaboration d'une société basée sur une conception autrement vaste que ce qui a servi à maintenir les sociétés du moyen âge ou de l'antiquité.

Le problème à résoudre n'a certainement pas la simplicité sous laquelle on l'a si souvent présenté. Changer les hommes au pouvoir et rentrer chacun dans son atelier pour y reprendre le travail d'hier, mettre en circulation des bons de travail et les échanger contre des marchandises — cela ne suffirait pas ; cela ne vivrait pas, puisque la production actuelle est tout aussi fausse dans les buts qu'elle poursuit que dans les moyens qu'elle met en jeu.

Faite pour maintenir la pauvreté, elle ne saurait assurer l'abondance, — et c'est l'abondance que les masses réclament depuis qu'elles ont compris leur force productive. Elaborée en vue de tenir les masses dans un état voisin de la misère, avec le spectre de la faim toujours prêt à forcer l'homme à vendre ses forces aux détenteurs du sol, du capital et du pouvoir — comment l'organisation actuelle de la production donnerait-elle le bien-être ?

Elaborée en vue de maintenir la hiérarchie des travailleurs, faite pour exploiter le paysan au profit de l'ouvrier industriel, le mineur au profit du mécanicien, l'artisan au profit de l'artiste et ainsi de suite, pendant que les pays civilisés exploiteront les pays arriérés en civilisation — comment l'agriculture et l'industrie, telles qu'elles sont aujourd'hui, pourraient-elles assurer l'égalité ?

Tout le caractère de l'agriculture, de l'industrie, du travail, a besoin d'être changé entièrement, une fois que la société revient à cette idée que le sol, la machine, l'usine doivent être des champs d'application du travail en vue de donner le bien-être à tous. Et avant de rentrer à l'atelier il faudra encore savoir si l'atelier a sa raison d'être, si le champ doit être parcellé ou non, si la culture doit se faire comme chez les barbares d'il y a quinze cents ans, ou si elle doit se faire en vue de donner la plus grande somme de produits nécessaires à l'homme !

C'est toute une période de transformations à traverser. C'est la révolution à porter dans l'usine et dans le champ, dans la chaumière et dans la maison urbaine, dans l'outil de labour comme dans la machine puissante des grands ateliers, dans le groupement des cultivateurs, comme dans les groupements des ouvriers de la manufacture et les rapports économiques entre tous ceux qui travaillent.

Et il faut que tout le monde vive pendant cette période de transformation, que tout le monde se sente plus à l'aise que dans le passé.

Lorsque les habitants des communes du douzième siècle entreprirent de fonder dans les cités révoltées une société nouvelle, affranchie du seigneur, ils commencèrent par conclure un pacte de solidarité entre tous les habitants. Les mutins des communes jurèrent l'appui mutuel ; ils firent ce qu'on appela les conjurations des communes.

C'est par un pacte du même genre que devra commencer la révolution sociale. Un pacte pour la vie en commun — non pour la mort. Un pacte de solidarité pour considérer tout l'héritage du passé comme possession commune, un pacte pour partager selon les principes de l'équité tout ce qui pourra servir à traverser la crise : vivres et munitions, habitations et forces emmagasinées, outils et machines, savoir et pouvoir — un pacte de solidarité pour la consommation des produits, comme pour l'usage des moyens de production.

Forts de leurs conjurations, les bourgeois du douzième siècle se mirent à organiser leurs sociétés de guildes et de métier et réussirent à garantir un certain bien-être aux citadins. Forts de ce pacte de solidarité qui aura lié la société entière pour traverser les moments joyeux ou difficiles, et partager les conquêtes comme les défaites, la révolution pourra alors entreprendre en pleine sécurité l'œuvre immense de réorganisation de la production qu'elle aura devant soi. Mais elle devra conclure ce pacte si elle veut vivre.

Et dans son œuvre nouvelle, qui devra être une œuvre constructive, les masses populaires devront compter surtout sur leurs propres forces, sur leur initiative et leur génie, parce que toute l'éducation de la bourgeoisie s'est faite dans une voie absolument opposée.

Le problème est immense. Mais ce n'est pas en cherchant à l'amoindrir d'avance que le peuple trouvera les forces nécessaires pour le résoudre. C'est au contraire en le concevant dans toute sa grandeur, c'est en puisant son inspiration dans les difficultés même de la situation, qu'il trouvera le génie nécessaire pour vaincre.

Tous les progrès réellement grands de l'humanité, toutes les actions réellement grandes des peuples, se sont faites de cette façon et c'est dans la conception de toute la grandeur de sa tâche que la révolution puisera ses forces.

Ne faut-il donc pas que le révolutionnaire ait pleine conscience de la tâche qui lui incombe ? qu'il ferme les yeux sur les difficultés ? qu'il ne sache les regarder en face ?

LE MILITARISME

Tant que les travailleurs avaient été les seuls à être forcé de sacrifier leur jeunesse, d'aller s'abrutir à la caserne, tant que, dans le public, on n'a connu, de l'armée, que sa mise en scène, l'éclat de ses cuivres et tambours, le chatoiement de l'or de ses galonnés, le claquement du drapeau au vent, le bruit des armes, toute l'apothéose enfin dont on l'entoure quand on la montre au peuple, littérateurs et poètes ont contribué, dans leurs œuvres à élargir cette apothéose, à apporter leur part de mensonges à la glorification du monstre.

Mais, du jour où, ils ont été mis à même d'étudier de près l'institution, quand il leur a fallu se courber sous la discipline abrutissante, quand il leur a fallu supporter les rebuffades et les grossièretés des galonnés, à partir de ce moment, le respect s'en est allé ; ils ont commencé à arracher le masque de l'infâme, ils ont soufflé sur les vertus dont leurs devanciers

s'étaient plus à le parer, — et le soldat, y compris l'officier — a commencé à faire son entrée dans le public, sous ses véritables traits, c'est-à-dire, ceux d'une brute alcoolique, d'une machine inconsciente.

Oh! il faut y avoir passé dans cet enfer, pour comprendre tout ce que peut y souffrir un homme de cœur, il faut avoir endosé l'uniforme pour savoir tout ce qu'il recouvre de bassesses et d'idiotie.

Une fois matriculé, vous n'êtes plus un homme, mais un automa.e qui devez obéir, au doigt et à l'œil, à celui qui vous commande. Vous avez un fusil dans les mains, mais vous devez subir, sans broncher, les grossièretés du galonné qui passe sur vous sa mauvaise humeur ou les fumées de l'alcool qu'il a absorbé. Pas un geste, pas une parole, vous pourriez les payer de votre vie entière ou d'une partie de votre liberté. On aura, du reste, soin de vous lire, tous les samedis, le code pénal, dont le refrain : mort! mort! vous hantera le cerveau à chaque fois que les instincts de rébellion se feront jour sous votre crâne.

Mais ce qui vous exaspère le plus, ce sont les mille et une minuties du métier, les tatillonements, les tracasseries du règlement. Et, pour le gradé qui vous en veut, ou qui, sans vous en vouloir, n'est qu'une brute inconsciente, c'est cinquante fois par jour que se présente toutes les occasions de vous mettre en défaut, de vous faire subir les vexations de toutes sortes qu'il trouvera plaisir à vous infliger : à l'appel, pour une courroie mal astiquée, un bouton plus terne que les autres, des bretelles que vous avez oublié de mettre, ce sont des engueulades, de la salle de police, et des inspections à repasser à n'en plus finir, jusqu'à vous faire ouvrir vos vêtements pour inspecter votre linge de dessous.

Et les revues! ça n'en finit plus. Les samedis, revue d'armes, avec toujours les mêmes observations, et les épithètes de sale soldat, espèce de cochon et autres aménités semblables. Pour varier, vous avez les visites de propreté où votre capitaine s'assure si vous avez les bras et les pieds propres. Tous les mois, c'est mieux, c'est la visite dite sanitaire : là c'est le cul que le charcutier du régiment vous examine. Ayez des délicatesses de sentiments, à l'armée on s'en fout! vos délicatesses ne tarderont pas à être broyées sous l'ignoble patte de ceux qui vous commandent.

Et les revues des généraux donc, c'est là que se montre bien la petitesse et la platitude des officiers subalternes et même supérieurs. Dès que le général est signalé, vous voyez ces officiers, si arrogants devant le pauvre pioupiou, se faire petits, petits, se ranger bien humblement derrière le général qui, lui, se redresse — quand il n'est pas cassé par le gâtisme — fier comme Artaban. Et ces yeux furibonds qui foudroient le misérable qui vient de donner prise à une observation de grand chef! Horrible! tous les officiers sont sens dessus dessous, voilà un troupier auquel il manque une aiguille, ou qui, ayant oublié que la quinzaine était finie de la veille, a boutonné sa capote à gauche quand il fallait la boutonner à droite, chose plus horrible encore, il n'a pas ciré la semelle de ses godillots de rechange, ni les pieds de son lit! Le colonel en bégaie de fureur, le commandant en pète dans sa tunique, le capitaine est vert de frayeur, le caporal, seul ne dit rien, il sait que tout ce monde-là, à partir du sergent, va lui tomber sur le poil, il se vengera sur le délinquant.

Et la vie de caserne! lorsque le soir, après une journée d'exercice bien remplie, vous éprouvez le besoin de causer avec vos compagnons de chaîne, leur conversation n'est pas faite pour vous élever le moral et vous inspirer de grandes pensées. Vous apercevez un groupe où l'on rit à se tordre, vous vous approchez vous imaginant entendre des choses spirituelles? — C'est un idiot qui remâche des gravelures qui ne sont ni neuves, ni dites avec esprit, vous vous retournez écœuré, vous tombez dans un autre groupe d'abrutis qui bavent de jouissance, rien qu'en rappelant les bitures qu'ils ont prises, ou à la pensée de la cuite qu'ils vont se fourrer lorsque la carotte qu'ils ont tirée aux parents aura réussi à amener une pièce de cent sous ou deux.

Soulographie et pornographie, n'essayez pas de les sortir de là, ils ne comprendrons pas, il n'existe plus rien en dehors de ces deux jouissances. Etonnez-vous, après cela, qu'au bout de trois ans de ce régime, il sorte, de la caserne, tant d'individus capables de faire des gendarmes et de policiers. L'armée n'est qu'une école de démoralisation; elle ne peut produire que des mouchards, des fainéants et des ivrognes. Bien petit est le nombre de ceux qui résistent; pas si complètement qu'ils n'en gardent quelques vestiges pendant longtemps encore, après en être sortis.

Oh! cette discipline brute et stupide, ce qu'elle vous brise un homme, vous broie le cerveau, déforme le caractère, détruit la volonté! Horrible machine à abrutir, à laquelle vous donnez un jeune homme qui ne demande qu'à s'épanouir aux sentiments du beau et du vrai, dont l'énergie pourrait se développer dans la lutte de tous les jours, pour la vie, l'intellectualité s'élargir sous la pression du savoir déjà acquis et du besoin de connaître encore plus; la discipline lui met une charge de plomb qui lui comprimera et lui rétrécira le cerveau tous les jours, jusqu'aux battements de son cœur dont elle ralentira les pulsations. Après l'avoir promené et broyé pendant trois ans sous les multiples engrenages de la hiérarchie, elle ne rendra qu'une loque informe, si elle ne l'a pas dévoré complètement.

Oui, bourgeois ventrus et lâches, nous ne croyons plus à vos mensonges. Que nous importe votre patrie, vos frontières et vos délimitations arbitraires de nations. Notre patrie nous exploite, vos frontières nous étouffent, vos nationalités nous sont étrangères. Nous sommes des hommes citoyens de l'univers, tous les hommes sont nos frères. Nos seuls ennemis sont nos maîtres : ceux qui nous exploitent, nous empêchent d'évoluer librement, de nous développer dans toute la plénitude de nos forces. Nous ne voulons plus vous servir de fouets, nous ne voulons plus nous faire les défenseurs de vos privilèges, nous ne voulons plus nous laisser imposer la livrée dégradante de votre militarisme, le joug abrutissant de votre discipline. Nous ne voulons plus courber la tête, nous voulons être libres, voilà pourquoi nous mettons à nu les turpitudes de votre système, afin d'en dégoûter ceux qui sont appelés à être vos victimes, et, conséquence de leur ignorance, vos défenseurs.

MOUVEMENT SOCIAL

France

PARIS. — Un médecin-major, officier supérieur ma foi, tuait dernièrement à Courbevoie un dentiste qui lui disputait sa maîtresse. L'affaire est entourée d'un certain mystère et loin de pouvoir être attribuée à un simple accès de jalousie, il semble que le dentiste ait été attiré dans une sorte de guet apens par son heureux concurrent et la femme. Voilà donc une sale affaire sur le dos du corps des officiers, et loin d'accepter bravement son parti d'un fait qui en lui-même n'a rien d'extraordinaire, voilà que la classe dirigeante l'aggrave à plaisir. L'officier assassin a pris la fuite et on ne veut pas l'arrêter. L'armée, la justice, la police se rendent solidaires d'un acte qu'elles sont accoutumées à reprocher à la tourbe des boulevards extérieurs. Certes nous ne demandons pas que le major Breton tombe, même fortuitement, dans les mains de la justice et le tiendrions-nous dans nos mains, ce n'est pas nous qui le remettrions au bras vengeur de la société. Nous n'en parlons que pour dire que tous les hommes se valent et pour montrer comme quoi la vindicte des justes lois ne sont faites que pour les misérables.

Il y a bien des bourgeois qui voient le danger d'une pareille conduite envers un semblable fauté, mais leur voix est heureusement trop faible, ce petit scandale continuera à être abrité sous les plis du drapeau français.

***

QUELQUES COUPS DE FUSIL. — Ces jours-ci, M. Pinson, maraîcher, 2, impasse Félix, à Alfortville, après avoir guetté pendant plusieurs nuits, vit une ombre franchir le mur de son jardin et s'approcher de la maison. Lorsqu'elle fut à deux pas, il tira plusieurs coups de revolver. Le voleur, Mathé, âgé de 19 ans, fut tué net.

A quelques jours de là, M. Chevalier, propriétaire à Boulogne, blessa grièvement un ouvrier terrassier Léon Vicaire, qui lui volait des pommes par dessus le mur de son jardin.

D'un autre côté, il y a quelque temps, à Roubaix, Colas, âgé de 27 ans, était mis à la porte de l'usine Rousset, teinturerie en tissus. Il était revenu chercher son livret et pendant que le directeur Desrousseaux le lui signait, Colas lui envoya deux balles de revolver dans le cou, blessure sans gravité.

A Auteuil, Hastin demandait du travail à Perrin, chef de chantier. Celui-ci n'ayant pas cru devoir faire droit à une demande « formulée grossièrement », il s'en suivit une dispute et Hastin fit culbuter Perrin dans le fond d'une tranchée.

Ces quatre actes ont eu pour mobile, le besoin de manger. Les deux propriétaires qui ont massacré des miséreux en seront quittes pour peu de chose, les deux miséreux qui ont blessé des chefs n'en se tiront pas à si bon marché.

***

Nous avons le plaisir d'apprendre l'évasion d'un soldat, Brossard, condamné par le conseil de guerre du Mans, à cinq ans de prison pour désertion à l'intérieur. Il s'est esbigné de la voiture cellulaire qui le transportait de la gare Montparnasse à la prison de Bicêtre. Espérons qu'il ne se laissera pas repincer.

***

On se rappelle la superbe revue de Vitry. Cent mille hommes; le bouquet du patriotisme. Il paraît qu'il y a eu un cheveu que les journaux ne nous ont pas raconté. Vis-à-vis des tribunes, sous le nez de Carnot et de toute la bande des massacreurs galonnés, trois pièces de canons sont restées en plan abandonnées par leur avant train. Evidemment il y avait malveillance et on a en effet trouvé trois malheureux artilleurs qui ont voulu se venger de leurs chefs. Ils seront salés, mais ce que Saussier a dû faire un nez au moment de l'accident.

Songez donc, tous les attachés militaires étrangers qui rigollaient.

***

Il paraît aussi que les grandes manœuvres dans le Tarn ont appris qu'entre l'armée et le pays il pouvait se glisser d'autres sentiments que l'amour commun de la patrie, que le respect du drapeau.

Au lieu de voir dans les pioupious leurs futurs défenseurs, les paysans du Tarn ont trouvé des clients à exploiter et ils ne se sont pas fauté de leur vendre l'eau jusqu'à quatre sous la bouteille.

C'est logique, c'est la loi de l'offre et de la demande, mais qui donc disait que le patriotisme était plus fort que l'intérêt! Non ce n'est pas encore ce sentiment là, qui rendra les hommes frères. On vendra l'eau aussi longtemps qu'on trouvera acheteur et au lieu de se plaindre des indigènes, les officiers n'auraient eu qu'à commander : Rompez vos rangs! pour que chaque soldat redevenu homme trouve moyen d'apaiser sa soif.

***

Intervu après la mort du général Boulanger, le politicien Georges Thiébaud a répondu à un journaliste : Il n'y a plus de mécontentement en France, parce que le gouvernement applique les idées boulangistes.

Ces gens-là sont évidemment très bien renseignés et ceux qui comptent sur eux pour leur procurer l'aisance seront vite servis. Et pourtant, Thiébaud a partiellement raison. Ce n'est plus du mécontentement, c'est quelque chose de plus substantiel qui emportera la clique gouvernementale et capitaliste en mêlant boulangistes et constantinettistes.

***

Une dépêche de Bruxelles nous dit qu'aux obsèques du général on avait beaucoup remarqué une

couronne noire qui portait au crêpe une inscription témoignant qu'elle était l'hommage des anarchistes. Si le fait est vrai, le donataire de la couronne est un joyeux fumiste ou un monsieur qui veut se faire frotter les oreilles. Le titre d'anarchiste n'appartient à personne évidemment, mais ceux qui ont conscience de ce que le mot veut dire, trouveront bien l'occasion de donner une correction salutaire à ceux qui se parent du titre par pure imbécillité.

***

Ces jours-ci à deux pas de l'Opéra, rue Auber, un individu pauvrement et proprement mis s'affaissa. On s'empressa, il répondit : « Ce n'est rien, j'ai un peu faim. » On le reconforta momentanément, une généreuse collecte le sauva pour quelques jours et puis ce sera à recommencer. Ah, quand la haine vous viendra-t-elle au cœur, pauvre mourt de faim ?

***

Depuis mardi de cette semaine, tous les verriers de France sont en grève. Ils avaient depuis longtemps préveau les patrons pour la date du 6 octobre. Ceux-ci se sont rassemblés et ont naturellement déclaré que « les réclamations de leurs ouvriers étaient irrecevables dans le fond comme dans la forme ». Les ouvriers ont tenu leur promesse de cesser le travail si satisfaction ne leur était pas donnée. Le nombre des travailleurs de cette corporation n'est sans doute pas considérable, mais la grève est remarquable par son étendue territoriale. Les tentatives de grève générale sont multiples, une fois il s'agit de tous les corps de métiers d'une ville, plus tard d'une corporation dans divers centres séparés par des frontières politiques, ici enfin c'est un travail qui est arrêté par toute la France. A travers tous ses aspects successifs, l'idée marche et sans que les acteurs s'en rendent compte, l'évolution amènera un jour la révolution.

***

Toulouse. — Joseph Hélot, soldat au 40e territorial à Orléans, arrêté à la suite d'une condamnation correctionnelle, comparaissait le 23 septembre devant le conseil de guerre de Toulouse pour insoumission.

Le président ayant demandé s'il n'avait rien à ajouter pour sa défense, Hélot s'est écrié :

J'ai à dire que vous me faites chier et que je ne veux pas faire treize jours.

Hélot a été condamné à huit ans de travaux publics pour offenses au conseil et à un an de prison pour insoumission.

Au civil la règle est de cinq années de prison, au militaire cela monte à huit ans de travaux publics pour cinq lettres.

Quand on songe au dommage porté aux juges par ces lettres qui arrangées dans un autre ordre seraient inoffensives, quand on songe aux souffrances que ce malheureux Hélot va endurer pendant de longues années si jamais il en réchappe, l'on ne peut que se mettre à haïr l'armée, tout ce qui l'approche, la rend possible et la défend.

***

Bergerac. — Un monarchiste logique, c'est M. Vergnaud, propriétaire à Erenville. Il ne reconnait pas les institutions républicaines et refuse le paiement des impôts. On l'a saisi, il s'est fâché, il a proféré des outrages et des menaces de mort contre le juge de paix d'Issigeac, en suite de quoi le tribunal de Bergerac a condamné mon Vergnaud à six mois de prison. Il nie la légalité du jugement, mais il se mettrait bien vite d'accord avec ses juges, s'il s'agissait d'aller canarder les anarchistes de Paris.

C'est égal, le moyen qu'il a employé pour manifester son mécontentement n'est pas déjà si bête.

***

Marseille. — Un ouvrier, nommé Colonna, employé à la compagnie générale des transatlantiques était depuis longtemps en butte aux tracasseries d'un contre-maître nommé Vic.

Cette canaille lui fit, dernièrement, attraper trois mois de prison, parce que, poussé à bout, Colonna lui envoya quelques calottes bien senties. De plus, Vic à la sortie de prison de Colonna, s'employa à empêcher sa réintégration dans les ateliers de la compagnie.

Colonna alla le trouver et lui jura de lui crever la peau, s'il n'était pas réembauché.

Vic aussitôt expédia un de ses sélides au commissaire qui envoya aussitôt des agents pour arrêter de nouveau Colonna.

Ce dernier rendu furieux, pendant qu'au bureau du commissaire, le secrétaire rédigeait le procès verbal de son arrestation, porta trois coups de couteau à l'agent Hommerat et s'enfuit. Poursuivi par le secrétaire et près d'être atteint, il se retourne et porte à ce dernier, un coup de couteau en plein cœur et se remet à courir. Il porte encore deux autres coups de couteau à un troisième agent et à un civil qui veulent s'opposer à sa fuite.

Mais l'agent qui n'était que légèrement blessé, le frappa de son sabre jusqu'à ce qu'il tombe.

Ensuite presque mort, on le garotta, il fut mis dans une voiture avec trois argousins pendant que cinq gendarmes escortaient sabres au clair.

Contrairement à ce que les journaux d'ici ont avancé, il est faux que la foule ait voulu écharper Colonna. Et maintenant que l'on en connaît les causes, son acte est pleinement approuvé.

***

Angers. — Quatre conférences ont été données dans notre ville par le compagnon en tournée, ont eu le don d'exaspérer nos canards bourgeois, entre autres, l'*Echo de la Semaine* où un de ses rédacteurs affirmait que, s'il était quelque chose dans le gouvernement, il ferait coffrer le conférencier.

L'orateur n'a pas été coffré, mais les compagnons Desperez et Fabras qui avaient signé les déclarations de réunions, ont été condamnés quatre fois à 6 francs d'amende, pour contravention à la loi qui exige que les réunions soient préalables, formalité qu'avaient refusé de remplir nos compagnons.

***

Rouen. — La réunion annoncée a eu lieu. Deux cents personnes, environ, y assistaient.

Les orateurs se sont placés sur le terrain anarchiste et ont développé les idées qui ont été goûtées par le public, qui n'est resté froid qu'au passage, du discours de l'orateur Martin qui s'est trop appesanti sur son dévouement à la cause, sur sa personnalité, etc., et a laissé un peu percer l'oreille d'un ambitieux en parlant de se porter candidat au conseil municipal, sous prétexte que les idées en seraient mieux servies.

Le froid du public a dû lui faire comprendre qu'il faisait fausse route. Les anarchistes ne marchent pas à la conquête des pouvoirs.

Quelques autoritaires ont voulu essayer de s'emparer de la réunion, mais le public leur a fait comprendre que ce qu'ils avaient de mieux à faire était de se retirer.

Autriche-Hongrie

Le 30 septembre vers minuit, on a tenté de faire sauter un pont de chemin de fer sur lequel l'empereur d'Autriche devait passer le lendemain matin. La ligne de Prague à Reichenberg avait été minutieusement inspectée et c'est quelques minutes après le passage d'une patrouille à 1 kilomètre de la gare de Rosenthal que deux explosions successives endommagèrent les deux culées d'un pont. Les autorités se précipitèrent sur les lieux et reconnurent qu'aux deux points attaqués, la maçonnerie était entamée sur un mètre de large et cinquante centimètre de profondeur. Ces trous avaient été produits par l'explosion de deux bombes de nitro glycérine dont on retrouva les fragments. La solidité de la construction n'a pas été atteinte et l'empereur a pu passer sur le pont le lendemain matin.

Il est probable que l'auteur de l'attentat, craignant d'être surpris aura agi avec une grande précipitation et n'aura pas eu le temps de placer les bombes à une profondeur suffisante pour couper complètement la voie.

La Bohême étant en proie à deux grandes factions politiques : les tchèques et les allemands, chaque parti accuse l'autre d'avoir nourri les coupables, mais une version plus sérieuse attribue l'attentat aux anarchistes.

Il paraît, ce qu'on avait caché de tout temps que Reichenberg est un foyer anarchiste. C'est une importante cité manufacturière, dans les montagnes à deux pas de la frontière prussienne. Il a fallu cette démonstration pour que nous apprenions avoir de bons camarades en cette ville. On y saisit constamment des brochures subversives et à diverses reprises des manifestations révolutionnaires y eurent lieu. Dernièrement, les anarchistes firent sauter avec de la dynamite une statue érigée sur la place de la ville, mais on garda la chose secrète. L'année dernière, ils tentèrent de faire sauter une chaudière dans une usine. On trouva aussi récemment un dépôt de dynamite dans une forêt avoisinant la cité. L'émotion a été très grande en haut lieu, on a promis des primes à qui ferait découvrir les auteurs du méfait, mais on n'a encore trouvé personne.

Japon

Nous saluons le nouveau journal la *Révolution*, qui vient à la cause anarchiste. Ce fut une feuille radicale sous le nom de Dix-neuvième siècle. Les copains du Nippon, font comme nous : ils ont économisé pendant trois ans sur leur minse salaire pour s'acheter une presse, et devenir indépendants des patrons imprimeurs.

Australie

Treize députés socialistes ont été élus au parlement de Sydney. Mais quels socialistes ! Ces nouveaux papes infaillibles, ravis de leur entrée dans le monde des bourgeois ventrus, viennent de lancer leur programme, qui commence par ces mots : « Il ne faut pas qu'il y ait de révolution sociale ! » et qui contient les articles suivants, imités des congressistes de Bruxelles.

1° Tous les anarchistes avérés seront expulsés de la ligue socialiste.

2° La ligue ne prendra plus aucune part à l'agitation des sans-travail.

3° La ligue interdit tout discours révolutionnaire.

Angleterre

Un signe des temps. Un des gens de la haute pègre gouvernementale, sir John Gorst, secrétaire politique des Indes, a répondu ce qui suit à une commission officielle qui l'interrogeait au sujet de la question de la propriété foncière : Il faut agir, sinon la révolution est inévitable. Je ne parle pas d'une révolution sanglante, mais je dis que le peuple exigera la possession de la terre sur laquelle il est, il exigera et il a maintenant la force et fera prévaloir sa volonté. En conséquence, il faut céder !

***

La grève des docks de Londres a recommencé lundi dernier. Les ouvriers prétendent que l'arrangement conclu, il y a deux ans à Mansion-House, sous les auspices du lord-maire et du cardinal Manning, a été violé par les propriétaires des docks et qu'en fait, aucune des clauses de cet arrangement n'est aujourd'hui appliquée.

Deux des principaux chantiers sont abandonnés. L'agitation est assez grande malgré les désirs des chefs de la grève. Dans les principales rues, aux endroits par lesquels doivent passer les ouvriers, des piquets de grévistes ont été formés pour empêcher le recrutement de nouveaux travailleurs.

Le travail est absolument suspendu, aucun ouvrier n'ayant accepté de remplacer les grévistes. Les autorités craignent le retour de la situation d'il y a deux ans, ce qui serait très grave, vu le développement qu'ont subi les idées depuis cette époque.

Italie

On a vu dans les journaux ce qui s'est passé à Rome. Deux ou trois jeunes gens faisant partie d'un pèlerinage français, ont écrit « Vive le pape » sur le registre mortuaire placé devant le tombeau de Victor Emmanuel, dans l'église du Panthéon. Or on sait que le pape et l'ancien roi d'Italie étaient d'irréconciliables ennemis, parce que celui-ci s'était emparé des États pontificaux et a réduit le pape à la possession du Vatican. Victor Emmanuel a même été excommunié, ce qui n'empêche pas que l'Église lui a accordé les dernières prières et qu'elle protège son tombeau de la sainteté de l'un de ses temples.

Quoiqu'il en soit de la cocasseté de ce semblant de dispute entre pape et roi, l'acte des jeunes pèlerins français a provoqué à Rome et dans toute l'Italie des manifestations très désagréables pour la France. Il faut ne pas oublier que le gouvernement français n'a que deux alliés officiels en Europe : le tzar et le pape. On voit si on a beau jeu devant cet accouplement honteux.

Supposons qu'en un point de l'Italie on ait insulté

le drapeau français, il aurait fallu que nos gouver-
nants se lâchent, et la guerre européenne aurait pu
sortir de cela.

Voit-on les français partir en guerre parce qu'il
a plu à un avocaillon de crier : Vive le pape ! La
désertion en masse ou isolée n'aurait-elle pas été la
route indiquée pour tous ceux qui se targuent de
matérialisme ?

Le fait est là. Le pape et le roi d'Italie étant en
bisbille, la France s'allie au pape pour faire pièce à
la triple alliance.

Il y a beaucoup de braves gens en France qui ai-
meraient mieux lâcher le drapeau national que de se
faire les zouaves du pape dans une guerre future. Il
ne s'agit que de leur bien expliquer la situation.

Espagne

On a arrêté ces jours-ci à Barcelone cinq individus
dont un commandant d'infanterie appartenant à la
réserve qui avait essayé de délivrer les détenus de la
prison civile, pour tenter avec eux un coup de force
contre les autorités. L'officier était porteur de nomi-
nations militaires en blanc; il avait déjà été arrêté il
y a cinq ans, pour faits de conspiration.

Cette tentative comme celle de la caserne de Buen-
Suceso montre que les républicains espagnols croient
toujours aux coups de mains. Si jamais l'un d'eux
réussit, ce sera parce que la masse est profondément
travaillée par un autre genre de propagande. Mais
aussi ce ne sera pas la république qui en sortira.

Bibliothèque anarchiste

Sociologie

L'Individu contre l'Etat, 1 vol. 2 fr. 50, par Her
bert Spencer, chez F. Alcan, éditeur, 108, boule-
vard Saint-Germain.

Dans ce livre l'égoïsme affreusement étroit du
bourgeois s'y étale sans vergogne. Pour l'auteur,
quand il y a misère chez l'ouvrier, elle est méritée
par son inconduite. Mais à côté de ces expectora-
tions de gavé, il y a des pages admirables en fa-
veur de l'autonomie de l'individu contre l'ingérence
de l'Etat. Et ces lignes écrites, dans l'esprit de l'au-
teur, pour sauvegarder l'égoïsme bourgeoise, sont
des armes admirables contribuant à démolir son
système.

* * *

La France politique et sociale, année 1890, par
Hamon et Bachot, 2 vol. 7 fr., chez Savine, 12, rue
des Pyramides. Livre très bon à consulter par ceux
qui veulent se rendre compte de la marche des
idées, contenant une foule de documents sur les
faits politiques et sociaux de l'année.

Des mêmes auteurs, à la même librairie, l'Agonie
d'une société, vol. 3 fr. 50, est pour l'année 89, ce
que le précédent est à l'année 90.

* * *

L'Esprit des bêtes par A. Toussenel, 1 vol., chez
Hetzel, 18, rue Jacob. Livre curieux à lire non pas
pour les rapprochements — pas toujours justes
comme analogie — que fait l'auteur entre l'homme
et les animaux, mais pour les réflexions socialistes
qu'il sait en tirer. En faisant, bien entendu, abstrac-
tion de ses idées un peu bondieusardes.

* * *

Les Assemblées parlantes par E. Leverdays, 1 vol.
in-8°, C. Marpon et Flammarion, éditeur, galerie de
l'Odéon.

Livre admirable pour la critique du suffrage uni-
versel et du parlementarisme. Style clair et plein
de vigueur. La fausseté du système représentatif
actuel, la pourriture morale qui se développe dans
les assemblées y sont magistralement indiquées. Ce
livre de Leverdays restera comme une œuvre dura
ble à côté de l'Idée générale de la Révolution au XIXe
siècle de Proudhon.

Romans

L'Instituteur par Théodore Chèze, 1 vol. 3 fr. 50,
chez Savine, éditeur, 12, rue des Pyramides.

Critique acerbe contre l'enseignement de l'Etat.
Divulgation des cochonneries administratives. Bon à
méditer par ceux qui croient encore aux sacerdoces.

Robes rouges, par Paul Adam, 1 vol. 3 fr. 50 ;
Ernest Kolb éditeur, 8, rue Saint-Joseph.

Satire contre la magistrature démontrant son es-
prit de corps. Ceux qui ont embrassé cette profession
n'y voient plus qu'un gagne pain et un moyen d'ar-
river ; puis ils ne tardent pas à faire du zèle, à fa-
briquer pour se soutenir des criminels lorsqu'ils ne
peuvent les découvrir.

COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

AVIGNON. — Les lecteurs de la *Révolte* et du *Peinard*
ainsi que tous ceux qui s'intéressent à la propagande
révolutionnaire, sont informés qu'un camarade tient
à la disposition du groupe, une partie d'un maté-
riel et une presse. Dans ces conditions, nous avons
pensé que si les camarades voulaient nous aider à
l'achat du matériel complet, on ferait de la bonne
besogne à Avignon, où il est impossible d'organiser
des conférences en raison du manque de salles.
L'écrit remplacerait la parole. Nous faisons donc ap-
pel pour nous aider dans cette entreprise, aux ca-
marades qui la croiront utile, et demandons aux
groupes et compagnons qui voudraient correspondre
avec nous, de nous envoyer leur adresse.

Envoyer les correspondances au kiosque Montaga-
ret, pour Chabrol, portail Matheron, Avignon.

* * *

VIENNE. — Les camarades sont priés d'être un peu
plus exacts pour le payement du journal, car ils
comprendront que sans cela le copain qui leur four-
nit leurs numéros sera dans l'impossibilité de le
faire.

* * *

BREST. — Les amis de Brest nous écrivent pour
nous demander de tirer les articles sur « l'Agricul-
ture » en brochures qui, disent-ils, si elle était ré-
pandu dans les campagnes, ferait une excellente
propagande. Les amis de Brest se déclarent prêts à
souscrire pour un certain nombre d'exemplaires.

Nous avons mis une certaine partie de la composi-
tion de côté, mais comme toujours, c'est l'argent
qui nous manque pour le clichage et le papier, et
un acompte sur le tirage. Si les compagnons sont de
l'avis des camarades de Brest, qu'ils souscrivent pour
le nombre d'exemplaires qu'ils peuvent prendre à
leur charge et nous envoient les fonds. — Avec
deux cents francs nous pouvons parer aux premiers
frais.

* * *

Les camarades italiens de Marseille désirent faire
reparaître le journal l'*Anarchia*, dont quelques nu-
méros ont paru l'année dernière. Il publie des arti-
cles en français, d'autres en italien.

Ecrire à Vaccari, 2, rue d'Endoume. Réunion tous
les dimanches de 4 à 6 heures, au Bar Dégustation,
25, rue du Port, au 1er.

En vente *au bureau de LA RÉVOLTE :*

Evolution et Révolution, Elysée Reclus	»	10
Aux Jeunes Gens	»	10
Les Prisons	»	10
Richesse et Misère	»	10
Entre Paysans	»	10
Le Salariat	»	10
La Société au Lendemain de la Révolution	»	75
La Morale anarchiste, Kropotkine	»	10
Le Procès des anarchistes de Vienne	»	50
Dialogue entre un anarchiste et un autoritaire, 1re et 2e, chaque	»	05
En Espagne, Darnaud	»	50
Causeries, Société future, Darnaud, chaque	»	05
11 Novembre 1887, eau-forte	1	75

PETITE CORRESPONDANCE

E. C. à Agen. — C'est bien cela. Nous n'avons pas
besoin de brochures pour le moment. Villefranche
(Rhône).

F. à Amiens — P. S. à Toulouse. — L. P. à Lacas-
tre. — J. au Havre. — P. P. à Bourges. — T. à Mé-
zières. — O. à Vienne. — C. à Constantine. — B. à
Lyon. — G. à Brest. — B. à Limoges. — C. à Avignon.
— J. à Loire. — L. Grand-Auverné. — H. à Reims. —
S. E. à Barcelone. — J. J. à Pitres. — P. à Bordeaux.
— H. F. à Fouquières. — P. à Bruxelles. — R. à la
Griva. — J. M. à la Tour du Pin. — J. B. à Saint-
Amand. — D. à Rouen. — C. à Marseille. — A. à Chel-
les. — Madame L. au Mans. — E. D. à Lyon. — B. à
Roubaix. — V. R. à Richebourg. — B. à Maisons-Al-
fort. — G. M. de Nîmes. — G. F. à Thell. — E. V. à
Bacau. — F. à Lumay. S. à Reims. — P. R. à Osto-
bello. — M. à Chantenay. — R. à Chantenay. — T. L.
à Roanne. — F. à Amiens. — B. J. à la France. — A.
J. à Colignac. — L. fils à Arras. — H. à Reims. — R.
B. à Casteljaloux. — H. C. à Tonnerre. — J. A. à
Aiguier. — L. à Alger. — M. à Angers. — E. D. à
Chaumont. — Reçu timbres et mandats.

A. D. à St-Henri. — Le n° 52 n'est pas paru. —
Voyez la note en tête du n° 1.

B. à La France. — Même réponse avons envoyé les
autres.

H. à Reims. — C'est un oubli que la convocation n'a
pas été insérée.

C. à Rabastens. — Nous rectifierons l'erreur. — Le
personnage en question n'était qu'un tapeur nous n'a-
dresserons rien à son adresse.

N. à Grigny. — Ce ne peut provenir que de la poste.

CONVOCATIONS

Grande soirée familiale, artistique, organisée par
l'Union de la jeunesse révolutionnaire, salle de l'har-
monie, 94, rue d'Angoulême, le samedi 16 octobre,
à 8 h. 1/2 du soir.

Ire partie. — Conférence par des orateurs connus.

IIe partie. — Chants et poésies inédites.

Entrée libre, les dames sont spécialement invi-
tées.

Le groupe des anti-patriotes prévient tous les ca-
marades, qu'il se réforme à la salle du gros bœuf,
58, rue Greneta, au premier.

Ce groupe invite tous les jeunes gens qui croient
son œuvre utile à venir l'aider rapidement.

Tous les mardis à 8 h. 1/2 du soir, réunion à son
nouveau local.

Ordre du jour : la propagande anarchiste.

CHARLEVILLE. — Les camarades qui ne marchent
pas vers la sociale comme des écrevisses. Les co-
pains conscients de leurs droits, les hommes libres,
ayant chassé tous préjugés, désirent discuter sans
chefs, sans sectes et surtout sans rois d'Yvetot, sont
invités à se réunir le dimanche 18 courant à 3 heu-
res du soir, rue Colette, 10, au pont d'Arches (Mé-
zières).

Formation d'un groupe anarchiste.

Un compagnon traitera de l'idée anarchique. Me-
sures à prendre pour inviter Faure à venir dans les
Ardennes.

AUX LECTEURS

*Ce numéro était prêt à paraître la se-
maine dernière, mais au dernier moment
l'argent a manqué pour le tirage. Puis les
camarades ayant chacun leur travail
personnel force a été de remettre à cette
semaine le tirage du numéro.*

*Ainsi, à peine entrer dans notre cin-
quième année d'existence, nous — voyons-
nous obligés d'interrompre deux fois la
parution du journal à trois semaines, de
distance.*

*Et pourtant la vente augmente dans les
grands centres, le nombre de nos abonnés
grossit constamment ; c'est le règlement
des comptes de beaucoup de nos déposi-
taires, principalement des libraires qui
nous accule à la nécessité de sauter des
numéros. Il arrive fréquemment que le
rendement de la vente est inférieur d'ex-
pédition qu'il nous faut débourser. Trop
souvent même ne sommes-nous jamais
réglés des numéros expédiés et devons
nous trouver d'autres dépositaires.*

*Ce système a l'inconvénient de dimi-
nuer la propagande vis-à-vis de ceux qui
soutiennent le journal de leurs efforts à
cause de ceux qui ne s'y intéressent pas.*

*Il faudrait que dans les petites localités,
là où les camarades ne peuvent pas s'oc-
cuper eux-mêmes de la vente de la Révolte
il s'en trouve un qui puisse voir le déposi-
taire, s'assurer de la vente et du règle-
ment.*

*Nous faisons ce que nous pouvons, que
chacun en fasse autant et nous n'aurons
plus le regret de voir gaspiller nos efforts
sans profit pour la cause que nous défen-
dons.*

Le Gérant : E. HABERT.

Paris. — Imprimerie E. HABERT, 17, rue de l'Echiquier.